

■ Des pollinisateurs dans la ville

Le fleurissement des espaces verts, des parterres, des ronds-points, des entrées des villes a longtemps été un enjeu majeur des services des espaces verts. Le concours des villes fleuries est l'un des plus prisés aussi bien des municipalités, qui mettent parfois des moyens importants pour décrocher le trophée, que des habitants qui participent avec enthousiasme à la décoration florale de leur ville. Cette profusion de fleurs, si elle n'a pour origine qu'une préoccupation esthétique, fournit une abondante ressource aux insectes les butinant pour se nourrir. Ils sont nombreux, depuis les Coléoptères jusqu'aux abeilles en passant par les guêpes, les mouches et les papillons.

La saga de l'abeille mellifère citadine

Pendant longtemps, installer des ruches en ville a passé pour une idée saugrenue, ou comme un pis-aller pour qui ne pouvait les mettre à la campagne. Mais à partir des années 1970, l'opinion des apiculteurs a évolué car une évidence s'imposait : non seulement les récoltes des ruches urbaines n'étaient pas négligeables, mais elles pouvaient même dépasser celles des ruches campagnardes. C'est à la fin de cette décennie et au début des années 1980 qu'apparaissent et se multiplient les témoignages sur l'intérêt de l'apiculture urbaine.

Le moment a son importance. À cette époque, la grande mutation de l'agriculture française, entamée au début des années 1960, porte ses fruits et modifie profondément les paysages agricoles. Les cultures fourragères, trèfle, sainfoin ou luzerne disparaissent ou régressent nettement. Les animaux de trait ont été remplacés par les tracteurs et les protéines végétales fournies au bétail proviennent désormais de tourteaux de soja d'importation. Le remembrement, conséquence du développement du machinisme, rase les haies et les talus. Fossés et cours d'eau sont rectifiés et calibrés. La monoculture s'impose sur de vastes surfaces. Le maïs envahit tout, alors que les cultures de subsistance comme le sarrasin disparaissent. Les herbicides nettoient les cultures des chardons et autres « mauvaises herbes » très mellifères qui apportaient une ressource essentielle aux abeilles en été.

À l'inverse, la flore des villes fournit une abondante ressource en nectar et en pollen tout au long de la belle saison. C'est vrai surtout en banlieue où le tissu urbain englobe des restes de campagne et où la plus faible densité des constructions autorise la possession de jardins, mais les centres-villes ne sont



ville

s, des ronds-points, des
des services des espaces
us prisés aussi bien des
tants pour décrocher le
ousiasme à la décoration
n'a pour origine qu'une
source aux insectes les
s Coléoptères jusqu'aux
papillons.

a passé pour une idée
ouvait les mettre à la
les apiculteurs a évolué
tes des ruches urbaines
me dépasser celles des
ennie et au début des
oignages sur l'intérêt de

ande mutation de l'agri-
60, porte ses fruits et
ures fourragères, trèfle,
ement. Les animaux de
es végétales fournies au
Importation. Le remem-
me, rase les haies et les
a monoculture s'impose
e les cultures de subsis-
s nettoient les cultures
ellifères qui apportaient

e ressource en nectar et
urtout en banlieue où le
plus faible densité des
es centres-villes ne sont

pas dépourvus de ressources. Les récoltes des ruchers-écoles du jardin du Luxembourg à Paris ou du parc de Procé à Nantes battent des records.

Les abeilles bénéficient du climat plus doux des villes. Elles consomment moins de miel durant les périodes de froid. Les premières fleurs apparaissant plus tôt, elles risquent moins la famine en fin d'hiver pour cause d'épuisement des réserves de miel. Elles peuvent voler plus tôt et plus tard en saison et plus tôt le matin pour aller butiner, ce qui augmente la récolte journalière de pollen et de nectar. Les fleurs ne sécrètent leur nectar que lorsque la température extérieure dépasse un certain seuil, et il est dépassé bien plus précocement en ville qu'à la campagne. Bref, leur vie est plus douce et elles risquent beaucoup moins la pénurie alimentaire.



Ruche urbaine
en bordure
d'autoroute.

Des abeilles chez les petits rats

Cadre fastueux pour les ruches de l'Opéra qui se trouvent sur le toit de l'aile est du bâtiment.



Jean Paucton, accessoiriste à l'Opéra de Paris, a installé sa première ruche sur le toit de ce monument en 1982. Ce fut un peu par hasard. Apiculteur amateur, son rucher se trouvait dans sa maison de campagne dans la Creuse. Il avait mis dans le couloir de son immeuble une ruchette en attendant de la transférer à la campagne. Sa concierge exigeant qu'il la déménage le plus tôt possible, celle-ci trouva un asile qui devait être temporaire sur le toit de l'Opéra, et qui fut définitif. L'apiculteur évoque avec nostalgie la première récolte, un peu acrobatique, et si importante que le miel coulait dans les gouttières. En 2009, ses six ruches produisaient une moyenne de 50 kg de miel par ruche, avec des pointes à 100 kg par ruche certaines années. Il est vrai qu'elles disposaient des alignements de tilleul et des plantes ornementales du jardin des Tuileries tout proche. Ce miel était l'un des plus chers du monde : il était vendu à l'époque 120 € le kilo chez Fauchon, l'épicier de luxe.

Les ressources mellifères urbaines

Beaucoup de jardins privés sont ceinturés de haies pour les isoler du monde extérieur. Si l'on excepte le thuya et le faux cyprès, sans intérêt réel pour les abeilles, la plupart des arbres et arbustes plantés à cet effet sont mellifères, notamment le laurier-cerise, le laurier tin, les troènes, les cotonéasters, les pyracanthas. Les parterres ornementaux produisent soit du nectar, soit du pollen intéressants pour les abeilles, et souvent les deux, à condition de ne pas

choisir des variétés à fleurs doubles ou pompon, véritables monstres végétaux ayant perdu leur intérêt pour les butineurs.

Les arbres fruitiers de la famille des Rosacées, ou bien les légumes de la famille des Cucurbitacées, des Solanacées, des Alliées, des Composées, etc., sont également attractifs pour les abeilles mellifères. Même les plantes en bac sur les terrasses ou en pot sur les balcons peuvent recevoir la visite de butineuses.

Les parcs publics et les arbres d'alignement offrent également de riches ressources, comme les tilleuls, les marronniers, les érables, les prunus exotiques. Dans les terrains vagues, les friches, les délaissés routiers, les zones industrielles s'installent ou survivent de nombreuses espèces sauvages très mellifères, comme les ronces, les chardons, le lierre, le robinier faux-acacia, le buddleia, etc. Cette masse d'espèces locales ou exotiques déploie ses floraisons de la fin de l'hiver au milieu de l'automne. Les abeilles urbaines disposent ainsi de ressources étalées sur toute la saison d'élevage du couvain et de récolte des provisions.

D'avril, avec le début de la floraison en masse des arbres fruitiers, à juillet qui voit la fin de la floraison des troènes et des ronces, la ressource en nectar et en pollen est abondante. Le milieu et la fin de l'été pourraient être une période difficile pour les abeilles urbaines, car alors le microclimat des villes



La ville offre tout ce qu'il faut à cette abeille mellifère citadine butinant ici un troène.



Du lierre sauvage à l'assaut des quais de la Seine à Paris pour festin de pollen avec vue sur le fleuve.



leur devient souvent défavorable. La sécheresse estivale plus ou moins prononcée, aggravée par l'artificialisation des sols qui envoie à l'égout les eaux de pluie avant qu'elles ne s'infiltrant, grille les pelouses et les parterres. Quand les fleurs arrivent à survivre, la production de nectar est souvent bloquée par manque d'eau. Et durant les vacances qui vident les villes d'une partie de leurs habitants, les arrosages s'interrompent souvent dans les jardins privés.

Mais les colonies urbaines ont généralement pu accumuler de très importantes réserves au moment du long pic de floraison du printemps et du début de l'été, et peuvent puiser dedans pour passer sans dommage cette mauvaise période. L'activité de butinage reprend au début de l'automne avec le retour des pluies qui relance la production de nectar. C'est l'époque des dernières floraisons massives, notamment celle du lierre toujours abondant dans les zones bâties où il colonise murs et vieux arbres.

Ruches en ville, la surpopulation ?

Selon la base de données géographiques européenne Corine Land Cover, les espaces artificialisés occupaient 5,1 % des surfaces de la France métropolitaine en 2006, à côté de 60 % de terres agricoles, 34 % de forêts et milieux naturels et 0,9 % de zones humides et surfaces en eau. Le taux d'artificialisation des sols variait de 0,6 % en Lozère jusqu'à 97,6 % à Paris.

D'après les chiffres du ministère français de l'Agriculture, en 2015, 1 086 998 ruches avaient été déclarées par leurs propriétaires, dont 19 201 en Lozère, département de très faible densité avec 15 habitants au kilomètre carré et 1 438 à Paris, département de très forte densité avec 19 000 habitants au kilomètre carré. Le nombre des ruches parisiennes est surévalué : toutes celles déclarées par des entreprises ou des collectivités domiciliées à Paris ne se trouvent probablement pas sur le territoire de la commune. Les chiffres les plus crédibles qui circulent tournent autour de 700 ruches, soit la moitié du total.

Sur cette base, il apparaît que la Lozère possède une ruche pour 27 ha, contre une ruche pour 15 ha à Paris ! Avec une telle densité de ruches sur un territoire aussi artificialisé, la limite de surpopulation n'est pas loin, si elle n'est pas déjà franchie. Les récoltes de 50 kg de miel par ruche faites par Jean Paucton, l'apiculteur parisien pionnier des toits de l'Opéra, ne sont pas la norme.

Léa Lugassy, auteure d'une thèse récente sur les pollinisateurs, a étudié à cette occasion les ruches parisiennes de 2012 à 2015. Si elle confirme la meilleure santé des ruches urbaines par rapport aux ruches rurales, elle relève aussi des signes de surpopulation :



Depuis dans le quelq de la b de la S tement Le 8 m trice v marron le récu de sav récupé il la co Mais il Le gar dans se lui-mêm À la q Aband de mau pari s'a risation L'essai Elle le « Quell filière au capi un ruc

Essaimage et hiérarchie bureaucratique



Le rucher école du jardin du Luxembourg en 2016.

Depuis 1857, un rucher-école géré par la Société centrale d'apiculture est installé dans les jardins du Luxembourg en plein centre de Paris, qui dépendent du Sénat. Ces quelques ruches essaient chaque année, ce qui parfois perturbe la belle mécanique de la bureaucratie française. Hedwige Zuchowiecka, qui suivit les cours d'apiculture de la Société centrale en 1898, nous a laissé un témoignage savoureux sur le comportement des fonctionnaires face à un aléa non prévu par le règlement.

Le 8 mai 1898 vers midi, passant au jardin du Luxembourg, notre apprentie apicultrice vit un superbe essaim se balançant à l'extrémité d'une branche d'un grand marronnier. Décidant de mettre en pratique les leçons de ses professeurs, elle voulut le récupérer. C'était sans compter sur le gardien présent sur les lieux. Celui-ci s'enquit de savoir si elle avait une permission de son chef. Non ? Alors toute tentative de récupération serait sanctionnée par une conduite au Poste de police. Mais, serviable, il la conduisit à l'adjudant. Celui-ci trouva l'idée de récupérer l'essaim très sensée. Mais il ne pouvait pas donner cette permission, il fallait l'obtenir du capitaine.

Le garde conduisit la jeune apicultrice au capitaine qui fort civilement abonda dans son sens. Il fallait récupérer cet essaim. Mais malheureusement, il ne pouvait lui-même donner cette autorisation. Elle devait la demander à la questure du Sénat. À la questure, on lui dit que le questeur était parti déjeuner chez lui. Que faire ? Abandonner la partie et perdre l'essaim, ou prendre le risque de mettre le questeur de mauvaise humeur en le dérangeant pendant son repas ? Le risque fut pris et le pari s'avéra payant. Le questeur, très courtoisement, donna immédiatement l'autorisation tant désirée !

L'essaim n'était pas parti, et les efforts d'Hedwige Zuchowiecka ne furent pas vains. Elle le récupéra dans une ruche vide et l'installa au rucher. Je la laisse conclure : « Quelle protection, si l'on en juge par ces multiples démarches et par cette belle filière administrative où l'on nous fit passer : du garde à l'adjudant, de l'adjudant au capitaine, du capitaine au questeur. La Société centrale est bien heureuse d'avoir un rucher si bien gardé, même contre ses amis ! »



Paris vu de Montmartre, beaucoup de béton et bien peu de nature.

« L'effet positif de l'urbanisation sur la production de miel a été régulier au cours des années, à l'exception de l'année 2015. En effet, en 2015, la production de miel dans les zones rurales a été plus importante que les trois années précédentes, mais n'a pas augmenté le long du gradient d'urbanisation. La production moyenne dans les zones urbaines denses était même légèrement inférieure que dans les zones rurales (18 kg par ruche contre 23 kg). Ce phénomène pourrait être dû à une limitation de la ressource florale dans les zones urbaines denses, où le nombre de ruches a augmenté très rapidement ces dernières années, et d'une façon anarchique. »

Peut-être faudra-t-il bientôt nourrir les abeilles urbaines comme leurs congénères des régions d'agriculture intensive ? Cette grosse pression de pollinisation doit aussi avoir des effets négatifs sur les autres pollinisateurs qui se partagent les mêmes ressources, notamment les abeilles sauvages.

La situation n'est pas meilleure à Londres. J'ai relevé dans une revue apicole de 1983 qu'alors 1 700 apiculteurs s'occupaient de 5 000 ruches environ, à une époque où le varroa, un acarien parasite des abeilles mellifères, n'était pas encore arrivé en Angleterre, et où donc la vie des abeilles était plus

facile. Deux entomologistes anglais, Karin Alton et Francis Ratnieks, ont relevé qu'en 2009 les apiculteurs londoniens n'étaient plus que 464 pour 1 237 ruches. Mais ces chiffres avaient grimpé à 1 677 pour plus de 3 500 ruches en 2013, soit une ruche pour 18 ha, une densité proche de celle de Paris. Bien plus importante que celle de l'ensemble de l'Angleterre et du Pays de Galles qui se situe à une ruche pour 111 ha !

Les auteurs concluent par un conseil de bon sens aux citoyens soucieux de protéger les abeilles : « Pour avoir des abeilles vous n'avez pas besoin d'avoir une ruche. Plantez juste dans votre jardin des fleurs attractives pour les abeilles comme la marjolaine, la bourrache et la lavande. »

Des abeilles mellifères sauvages en ville

Si les abeilles mellifères domestiques des ruches urbaines sont très médiatisées, les colonies sauvages mènent une vie bien plus discrète en ville. Elles s'installent parfois dans des arbres creux ou dans des cheminées désaffectées. À Paris, un sophora creux situé devant le laboratoire de minéralogie du Muséum national d'Histoire naturelle héberge épisodiquement des abeilles mellifères depuis au moins 1906, date de la publication d'un article du professeur Louis-Eugène Bouvier signalant le fait. Dans cet article, il décrivait la nidification en plein air d'un essaim n'ayant pu trouver à se loger et s'étant installé dans un marronnier dans la cour d'un immeuble proche du Muséum. Il soupçonnait cet essaim de provenir de la colonie du sophora creux. À l'automne 2015, le sophora était occupé, j'ai personnellement observé des entrées et des sorties régulières d'abeilles d'un trou situé en haut du tronc. Mais la colonie semblait morte au printemps 2016.

Dans le cimetière du Père-Lachaise, la tête de la statue en bronze de Casimir Perier était occupée par une colonie sauvage dans les années 1980. Je lui ai rendu une visite au printemps 2016, mais les abeilles n'étaient plus là. J'ai eu aussi connaissance d'un essaim installé en 2015 dans un tilleul creux d'un jardin public de Cachan en banlieue parisienne, lui non plus n'a pas survécu à l'hiver.

Les essaims installés dans les cheminées désaffectées sont presque indétectables, sauf à l'occasion de travaux sur les toits. Il est donc impossible d'estimer le nombre de colonies sauvages qui peuvent peupler les villes. Mais l'engouement actuel pour l'apiculture urbaine entraîne mécaniquement une augmentation des essaims vagabonds susceptibles de se loger seuls avant d'avoir été récupérés.



Le sophora creux du Jardin des plantes de Paris : résidence intermittente d'abeilles mellifères depuis plus de 100 ans.

Un bourdon des arbres, espèce peu fréquente en ville, sur un chardon dans un terrain vague de Troyes.



Les bourdons, des poilus bien sympathiques

Les abeilles mellifères ne sont pas les seules abeilles sociales présentes en ville. Les bourdons vivent aussi en société, mais celle-ci ne dure qu'un an. Les jeunes femelles, fécondées à la fin de l'été, passent l'hiver endormies dans un abri : terrier ou crevasse dans le sol, fente d'un mur, dans la litière de feuilles mortes ou sous la mousse notamment. À leur réveil au printemps, elles butinent activement les fleurs pour réparer leurs forces et recherchent un endroit adéquat pour nicher, comme un terrier de rongeur abandonné, une fente entre deux grosses pierres. À proximité de l'homme, de nombreux sites artificiels peuvent être utilisés comme le dessous des planchers des cabanes de jardin ou les regards contenant les compteurs d'eau garnis d'une protection isolante en laine de verre.

La jeune reine engrange un amas de pollen dans le nid, sur lequel elle pond quelques œufs. Elle construit également une outre en cire pour amasser un peu de provisions de nectar. Dès que les premières ouvrières éclosent, elles prennent en charge l'agrandissement du nid, la récolte des provisions et l'élevage des larves. En été, quand la population des ouvrières est devenue suffisante, les mâles et les futures reines sont élevés. Les colonies disparaissent à l'automne avec la mort de la vieille reine, des ouvrières et des mâles.

La diversité des bourdons peut être assez importante en ville, si des milieux semi-naturels, notamment boisés, subsistent. À Rueil-Malmaison, à l'ouest de Paris, 18 espèces ont été recensées entre 1993 et 1999, dont 2 espèces protégées en Île-de-France : le bourdon des friches et le bourdon forestier. Mais les espèces les plus courantes sont les mêmes que celles qui arrivent à survivre dans les zones rurales les plus touchées par l'agriculture intensive : le bourdon terrestre, le bourdon des champs, le bourdon des pierres et le bourdon des prés, avec parfois des espèces moins fréquentes comme le bourdon des jardins et le bourdon des arbres.

La majorité silencieuse des abeilles solitaires

La plupart des espèces d'abeilles qui peuplent les villes sont de mœurs solitaires. Aimant la chaleur, elles se rencontrent surtout dans les milieux ouverts et ensoleillés. Leur présence est liée à la satisfaction de deux besoins essentiels : disposer d'un endroit convenable pour nicher, et pouvoir butiner des fleurs variées et abondantes pour se nourrir et accumuler les provisions nécessaires à leurs larves.

Le cycle des abeilles solitaires varie selon les espèces, mais il répond dans ses grandes lignes à un schéma commun. Mâles et femelles de la nouvelle génération passent l'hiver au repos dans le nid où se sont développées les larves dont ils sont issus. Ils émergent du printemps à l'automne selon les

LE SAVIEZ-VOUS ?

Les abeilles sauvages et domestiques des villes échappent à la forte pression des pesticides qui est en partie responsable de la mauvaise santé des abeilles des champs. Mais sont-elles à l'abri de toute pollution ? Rien n'est moins sûr, et peut-être se porteraient-elles encore mieux si elles n'étaient pas exposées à la pollution de l'air qui est catastrophique certains jours dans les zones urbaines. Les cheminées des usines et des chauffages collectifs ou individuels, les pots d'échappement rejettent dans l'atmosphère des villes gaz polluants et particules qui composent un cocktail toxique aussi bien pour les hommes que pour les abeilles. Mais en l'absence d'analyses, il est difficile de répondre précisément à cette question. Voici ce qu'en dit Alain Lenoir, professeur émérite de l'université de Tours : « On parle beaucoup du miel de ville, la mortalité des ruches y est plus faible (pas plus de 10 %, soit trois fois moins que dans les autres ruchers) mais on n'a pas de données sur la qualité du miel. On sait juste qu'en ville il y a beaucoup de particules fines dues au diesel et aux cheminées à bois, et que ces particules sont très nocives et équivalent à du tabagisme passif. Elles doivent se retrouver dans le miel. »

espèces, les mâles précédant les femelles de quelques jours. Aussitôt fécondées, les femelles aménagent des cellules, y accumulent de la nourriture et pondent un œuf dessus. Après quelques semaines d'intense activité, elles meurent d'épuisement. L'espèce disparaît pour plusieurs mois. La larve se nourrit des provisions, se nymphose et l'adulte qui émerge attend au repos le moment de sortir au grand jour. Certaines espèces peuvent connaître deux générations par an.

Les fleurs ne manquent pas en milieu urbain, les abeilles solitaires n'y risquent pas la famine. Par contre, les sites favorables à l'établissement du nid peuvent être rares, voire absents. Beaucoup d'espèces comme les andrènes, les halictes, les mélittes, les collètes ou l'abeille à culotte nidifient dans la terre. Elles recherchent des zones de sol nu, les allées de terre battue ou les endroits piétinés dans les pelouses, par exemple. Celles qui préfèrent les sols sableux apprécient les allées sablées et tranquilles, dans les cimetières par exemple. D'autres recherchent les falaises verticales de terre et occupent les talus ou les vieux murs aux joints friables de terre, de chaux ou de plâtre comme les anthophores. Les endroits favorables étant peu nombreux, ces terriers sont souvent rassemblés en bourgades populeuses, mais chaque femelle ne s'occupe que de son nid sans se soucier des voisines sinon pour se disputer une galerie.

D'autres, comme les osmies, les anthidies ou les mégachiles, s'installent dans les trous du bois mort et dans des tiges creuses, ou bien forent une

Abeille à culotte
sortant de son terrier
entre des pavés.





Une osmie cornue butine un pissenlit avant de regagner son logis de bois mort.

galerie dans des tiges garnies de moelle tendre ou dans le bois pourri comme l'abeille charpentière. L'osmie cornue et l'osmie rousse qui nichent dans les galeries du bois mort sont fréquentes en ville. Comme elles souffrent de la crise du logement, elles logent souvent dans le trou d'écoulement des eaux de condensation des fenêtres. Parfois, mais beaucoup plus rarement, des anthidies occupent le même lieu. Enfin, quelques espèces comme l'abeille maçonne rarissime, construisent un nid sur divers supports : murs, pierres, branches.

Le programme UrbanBees

Le programme européen Life + Biodiversité UrbanBees s'est déroulé de 2010 à 2014. Il avait pour objectifs de connaître et faire connaître les abeilles sauvages, de favoriser leur diversité et leur abondance en milieux urbains et périurbains, et de diffuser, en Europe, un modèle de gestion des espaces verts favorable aux pollinisateurs.

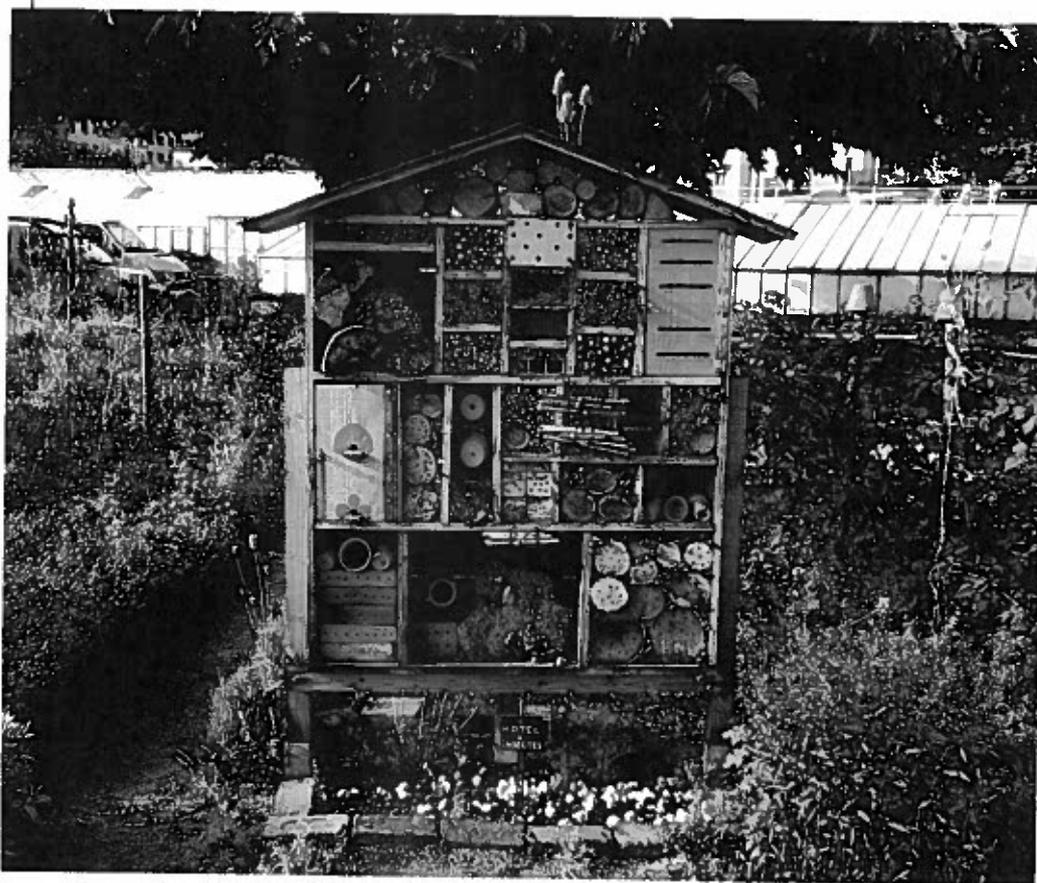
En France, la communauté urbaine du Grand Lyon s'est fortement impliquée dans ce programme avec l'Inra et l'association Arthropodia. Les résultats obtenus sont très intéressants. Lors des relevés effectués en 2011 et 2012, 309 espèces d'abeilles ont été trouvées dans la région de Lyon. Les auteurs de l'étude comparent ces résultats avec quelques autres obtenus dans différentes villes du monde : 262 espèces à Berlin, 110 dans les jardins résidentiels de New York, 104 à Poznan, 95 au Jardin botanique de Genève, 56 à Vancouver. Belle performance, qui représente plus du tiers de la faune

française qui compte environ 900 espèces d'abeilles. Et la liste n'est pas close, des échantillons prélevés en 2010 et 2013 n'ayant pas encore été exploités à la date de la publication du rapport.

Ces bons résultats s'expliquent, comme pour l'abeille mellifère, par la moindre pression des pesticides, par le microclimat plus favorable, par l'abondance des floraisons étalées tout au long de l'année mais aussi par des lieux de nidifications variés, depuis les fentes des murs jusqu'aux endroits piétinés mettant la terre à nu, en passant par les tas de bois ou de sable. La présence de plusieurs dizaines d'espèces d'abeilles-coucou, parasites de certaines de leurs congénères, est une preuve supplémentaire de la bonne dynamique des peuplements d'abeilles sauvages en ville.

Mais toutes les abeilles ne sont pas égales devant l'urbanisation. Les espèces à langue courte et celles qui nichent au sol (ces dernières représentant

Un hôtel à insectes
au jardin
des Coccinelles
à Chamalières.





Abeille charpentière,
à la longue langue,
profite des
ressources florales
horticoles de la ville.

70 % du total) ont tendance à diminuer lorsque l'urbanisation s'intensifie. Les raisons ? Une diminution de la ressource en fleurs et des sites de nidification. Les espèces à langue courte, comme les halictes ou les andrènes, ne peuvent exploiter que les fleurs peu profondes, qui sont aussi très visitées par d'autres butineurs comme les guêpes ou les mouches. Les abeilles à langue longue accèdent au nectar de fleurs plus profondes, et la concurrence se réduit aux papillons et à quelques mouches. Les abeilles nichant au sol sont pénalisées par la réduction des surfaces de terre, le béton et le bitume dominant largement. Au contraire, les espèces logeant dans les trous, les tiges et les fissures disposent de plus d'opportunités pour se loger. Elles sont notamment favorisées par la popularité croissante des hôtels à insectes auprès des jardiniers particuliers comme des collectivités.

C'est en périphérie des villes que les abeilles sauvages sont les plus nombreuses et les plus variées. L'imbrication des jardins, des talus, ronds-points, délaissés et berges des voies de communication et des cours d'eau, des friches et des terrains vagues, des espaces verts publics incluant souvent des îlots de milieux semi-naturels ayant échappé à l'urbanisation, offre une grande diversité d'habitats qui favorise le maintien, voire l'installation, d'espèces nombreuses et variées.